Mgr ÉMILE LEGAL, O. M. I.

Nos *Petites Annales* du mois d'août 1897 ont reproduit un article de *la Semaine religieuse* de Nantes, dû à la plume d'un condisciple de Mgr Legal. On retrouvera facilement ces pages que nous ne reproduisons pas ici pour ne point trop allonger ce numéro. Voici, en revanche, un article paru dans *la Presse*, journal canadien, à la date du 12 juin 1897 :

L'histoire raconte que, lorsque Grégoire IX envoya ses légats porter le chapeau de cardinal à l'illustre saint Bonaventure, l'ami et le rival en science de saint Thomas d'Aquin, les représentants du pape trouvèrent celui que les universités catholiques du temps appelaient déjà le *Docteur Séraphique*, occupé à laver la vaisselle dans un pauvre couvent de Franciscains. Nous avons tous admiré cet exemple de la grandeur alliée à une étonnante modestie. Eh bien, l'histoire se répète parfois, et le fait qui s'est passé, il y a un mois à peine, là-bas dans le Nord-Ouest, nous a paru digne d'être rapproché de cet épisode de la vie de saint Bonaventure.

Le R. P. Émile Legal, Oblat de Marie, est depuis dix-huit ans le zélé missionnaire des Pieds-Noirs, dans la partie sud-ouest du territoire d'Alberta. Or, voici ce qu'il faisait le 6 du mois de mai dernier. Un pauvre enfant baptisé venait de mourir sur la réserve des Gens du Sang. Selon l'habitude, le missionnaire dut tout faire, descendant jusqu'aux soins les plus humbles de la sépulture. Le sauvage a tellement peur de la mort, qu'il abandonne ses trépassés aux soins du missionnaire quand ils sont chrétiens. Le matin donc de ce jour, le P. Legal avait fait le cercueil d'une main fort expérimentée et déposé dans la bière le pauvre petit néophyte. Peu d'heures

après, il recevait un télégramme de Mgr LANGEVIN, archevêque de Saint-Boniface. Le message était ainsi conçu en latin :

Amplitudini Tuæ congratulationes et omnia fausta. Crucem pastoralem dabo. En français : « A Votre Grandeur mes félicitations et tous mes vœux de prospérité. Je vous donnerai la croix pectorale. »

Le missionnaire apprenait ainsi qu'il était fait évêque, comme coadjuteur de Mgr GRANDIN, avec future succession au siège de Saint-Albert. Dans l'après-midi, S. Gr. Mgr LEGAL, aidé de deux sauvagesses, creusait la fosse et y enterrait le pauvre petit Pied-Noir. Tel Cincinnatus, jadis, la main à la charrue, apprenait qu'il était élu consul et dictateur de la puissante république romaine.

Tel est le nouveau dignitaire de l'Église, que j'aime à présenter aujourd'hui au public canadien. Depuis de longues années, j'ai l'honneur de connaître le digne prélat, et naguère, par une indiscrétion qu'il me pardonnera, il m'a été donné d'entrer dans le secret d'une volumineuse et intime correspondance du missionnaire avec un de ses meilleurs amis. Ceci me permet d'esquisser à grands traits la vie et les travaux du nouvel évêque missionnaire, et de montrer à tous que le jour du sacre à Saint-Albert, le 17 juin 1897, sera un jour plein d'espérance pour l'Église catholique dans les immenses territoires du Nord-Ouest.

De Nantes au pied des Montagnes Rocheuses.

Mgr LEGAL est Breton. De la Bretagne, il a cet enthousiasme qui inspirait Brizeux quand il chantait :

Oh ! qu'elle est belle, ma Bretagne !
Sous son ciel gris il faut la voir :
Elle est plus belle que l'Espagne,
Qui ne s'éveille que le soir !
Elle est plus belle que Venise,
Qui mire son front dans les eaux...

Des vieux Bretons il a cet esprit mystique, épris d'idéal, qui s'allie avec un grand sens pratique ; la force de caractère est une ressource féconde d'endurance que les âmes armoricaines semblent avoir empruntée à leur terre de granit. Tous ces traits de la race, transformés sous la profonde influence de la foi, ont fait des Bretons un peuple héroïque, au sein duquel, jadis, on vit éclore ces grandes épopées des chevaliers de la *Table ronde*, le peuple qui a produit les Duguesclin, les grands marins de la France et les chouans de la Révolution. Né un siècle plus tôt, Mgr Legal se fût enrôlé parmi ces preux qui firent ce que Napoléon appelait *des guerres de géants :* homme de notre âge et prêtre, il a déployé sa vaillance dans la rude vie de missionnaire, perdu dans les solitudes immenses de l'Ouest canadien. L'héroïsme était le même, il n'avait fait que changer de sphère ; le Breton restait toujours le soldat et le chevalier des vieux temps, mais il bataillait pour Dieu et devenait conquérant des âmes !

Mgr Legal est né, en 1849, à Nantes, la vieille ville ducale, dont le nom seul réveille tout un passé de gloire, les jours heureux et sombres de la Bretagne ; Nantes, la patrie d'Abélard et le théâtre des sinistres exploits de Carrier, le farouche inventeur des *noyades de Nantes*.

Le futur apôtre y respira de bonne heure comme en une atmosphère de souffle apostolique. Il faut savoir que le diocèse de Nantes est un des plus féconds en missionnaires : naguère, plus de 300 de ses enfants, disséminés sur tous les points du globe, prêchaient l'Évangile aux infidèles. Et les catholiques nantais sont d'une générosité inépuisable pour alimenter par leurs aumônes le modeste budget de nos conquérants de la foi.

Le jeune Nantais fit dans un des collèges de sa ville natale de solides et brillantes études, et prit ses grades

à l'Université de France. C'est alors qu'il acquit cette culture scientifique qu'il n'a cessé de développer, et qu'ont admirée comme moi tous ceux qui ont fréquenté Mgr Legal.

Outre les branches ordinaires qui constituent le programme des études classiques et ecclésiastiques, il se rendit familières bien d'autres matières, telles que l'anglais, les questions d'art et l'hébreu. Nous l'avons vu, dans une de ses lettres, au milieu de ses labeurs apostoliques, demander à son correspondant une grammaire et un dictionnaire hébraïques, pour se rafraîchir, disait-il, sur la langue de Moïse et d'Isaïe. Dans le même temps, il avait aussi appris le dessin et l'architecture, qui lui ont été si utiles depuis qu'il est missionnaire du Nord-Ouest : dessinateur et plus tard photographe, il a donné à plusieurs revues de charmants croquis sur les scènes de la vie et de la nature sauvages ; architecte, il a bâti des hôpitaux, des résidences et des églises.

Il fut ordonné prêtre en 1874. Son évêque ne voulut point employer au ministère des paroisses ce jeune prêtre, si distingué et si savant. Il lui donna la chaire de mathématiques dans l'un des collèges ecclésiastiques de la ville de Nantes. Bien que Mgr Legal ait dit souvent qu'il n'avait jamais aimé l'enseignement, il sut pourtant se faire tellement apprécier de tous et surtout de ses supérieurs ecclésiastiques, que, lorsque, quelques années plus tard, il demanda à être relevé de ses fonctions pour être missionnaire, il fallut batailler rudement avant d'obtenir le congé de son évêque, si libéral aux missions étrangères, mais qui tenait absolument à garder ce prêtre d'élite, éminent professeur. Ses vertus modestes et ses aimables qualités lui créèrent aussi, parmi ses confrères, bien des relations amicales qui ont survécu à son long éloignement du pays natal. Aussi, je suis persuadé

qu'on a dû éprouver une joie et une fierté bien légitimes par tout le diocèse de Nantes, à la nouvelle de sa promotion à l'épiscopat.

Sait-on à quoi employait ses modestes émoluments le jeune professeur en vacances ? A voyager, pour agrandir le champ déjà bien vaste de ses connaissances, et jouir des beautés de la nature et de l'art. La Suisse et surtout l'Italie le fascinaient. Je lui ai souvent entendu dire : « Un voyage à Rome, c'est le plus beau rêve avant, la plus belle réalité pendant et le plus beau souvenir après. » Il ne parlait qu'avec enthousiasme du « pays du ciel bleu où habitent les statues blanches ». Et ce qu'il avait vu dans la belle Italie, les merveilles d'art dont elle est comme le musée national, il le disait bien et savait faire partager son admiration.

Il y avait déjà six ans que le jeune prêtre occupait avec succès la chaire de mathématiques, lorsqu'il obtint enfin de son évêque la permission de se joindre à la Société des Oblats de Marie. La grâce de la vocation apostolique était tombée sur son âme ; la voix du Ciel lui avait dit comme à Abraham : « Sors de ton pays et de ta famille, pour la terre que je te montrerai. »

Et il sortit, pour l'Ouest canadien.

Au mois d'août 1879, il entrait au noviciat des Oblats, à Nancy. On eut vite fait d'apprécier cette précieuse acquisition dans la personne de ce jeune prêtre, que distinguaient une grande aménité de manières, qui le faisait aimer de tous, de solides vertus religieuses, un admirable bon sens et un esprit pratique, des connaissances étendues, jointes à une charmante modestie.

L'année suivante, 1880, un événement se produisit qui hâta son départ pour l'Amérique. C'est l'année sinistre des décrets de Jules Ferry, qui expulsaient brutalement des milliers de religieux de leurs pieuses et pai-

sibles demeures. Sous le coup de cette persécution, au mois de juin, le prêtre novice fut envoyé au Canada avec toute une caravane de religieux du même ordre. Il disait à la France, à la Bretagne, un adieu qu'il croyait bien éternel, et cet adieu était d'autant plus douloureux qu'il était détrempé des amertumes de l'exil. Ce sacrifice, il l'avait voulu, il le fit généreusement ; mais la bonne Providence avait son secret : Monseigneur de Pogla et un jour de Saint-Albert, vous reverrez la France !

Débarqué au Canada, il alla achever son noviciat dans la charmante résidence des Oblats à Lachine, en face de la réserve iroquoise de Caughnawaga. Le 24 septembre 1880, fête de Notre-Dame de la Merci, il faisait sa profession perpétuelle ; en attendant que Dieu l'appelât à un ministère plus haut, il était pour la vie religieux et missionnaire. C'était l'accomplissement d'un de ses plus chers désirs.

La saison était trop avancée pour s'acheminer vers les lointaines missions de Saint-Albert.

Il passa donc ce premier hiver occupé au saint ministère, successivement à Plattsburg, aux bords du lac Champlain, à Montréal et, plus tard, à Buffalo, où il acheva de se perfectionner dans la connaissance de l'anglais, et à Ottawa, où il ne fut qu'en passant.

Enfin, au printemps de l'année 1881, l'ardent missionnaire, au comble de ses vœux, recevait sa feuille de route. A la tête d'une petite troupe de missionnaires, tous comme lui pleins d'enthousiasme, il partait pour les missions lointaines de Mgr GRANDIN. A cette époque, ce n'était pas petite affaire qu'un voyage au Nord-Ouest ; il était long et fatigant. Le Pacifique Canadien n'était encore qu'à l'état de grandiose projet ; et, avant d'aller à destination, il fallut aux missionnaires plus de cent jours d'expédition, trajet qui se fait aujourd'hui en trois

jours et demi. La civilisation a marché à pas de géants ; le ministre de l'Évangile en profite, il arrive plus vite au milieu des peuples infidèles ; mais, hélas ! le héraut de l'erreur et le colporteur du vice en font autant !

Cependant, jusqu'à Saint-Boniface, le voyage fut rapide ; partie en chemin de fer de Buffalo, le 2 mai, la petite caravane traverse le Niagara sur le *Suspension Bridge*, à Détroit, pour franchir la rivière qui unit le lac Huron au lac Erié ; le train est transporté tout d'une pièce d'un bord à l'autre sur un énorme ponton mis en mouvement par la vapeur ; on fait halte à Chicago, le temps de visiter les immenses et fameux abattoirs ; on passe à Saint-Paul de Minnesota, à Minnéapolis ; et enfin, le 4 mai, les missionnaires arrivaient à Saint-Boniface, où Mgr TACHÉ les accueillait avec la plus paternelle bienveillance. C'était la première fois que le vénéré archevêque voyait celui que le ciel appelait à une si haute destinée dans l'Église du Nord-Ouest. Mgr TACHÉ, qui s'y connaissait en fait d'hommes, apprit dès lors à estimer et à aimer ce prêtre vaillant, qui plus tard, comme le disait naguère un organe manitobain, devait être « l'homme de son choix ».

Ce n'est que le 23 mai, que les missionnaires reprirent leur bâton de voyage, pour s'enfoncer dans la prairie vaste et sans limite. Le voyage fut long, car, cette fois, ils n'avaient plus à leur aide les ailes de la vapeur ; ils en étaient réduits aux moyens rudimentaires de locomotion, le canot et la charrette. On n'était rendu qu'au mois d'août à Saint-Albert.

Après quelques semaines données au repos, Mgr GRANDIN assignait au P. LEGAL, comme sa portion de l'immense vigne confiée à ses soins, les missions des Pieds-Noirs, au sud de Calgary, au pied des montagnes Rocheuses, non loin de la frontière américaine. C'est là

qu'il devait travailler, là qu'il devait répandre ses sueurs en arrosant une terre bien ingrate, pendant seize ans d'apostolat.

Il se rendit à son poste, en compagnie d'un vieux missionnaire, le P. Doucet. C'était au début de l'hiver. Un incident dramatique signala ce voyage, qui fut l'initiation du missionnaire, allant la première fois au feu. C'était à la fin du troisième jour. On avait forcé la marche afin d'atteindre *Pine Coulée*, où il y avait une bonne place de campement. Comme le soleil se couchait, les voyageurs aperçurent quelque chose de noir, loin, bien loin, dans un enfoncement de la montagne du Porc-Épic. C'étaient les quelques pins qui ont donné leur nom à la coulée. On descend dans une vallée profonde, au milieu de laquelle serpente un petit ruisseau large seulement de quelques pieds. Mais, malheureusement, quand ils eurent gravi les hauteurs abruptes de l'autre bord, où étaient les pins, la nuit était venue et il fut impossible de trouver du bois sec. Il fallut redescendre : mais si le mauvais temps prenait, qu'allaient-ils faire sans bois, sans feu, dans ce bas-fond glacé ? Ce soir-là, on se coucha sans feu, après avoir mangé un peu de viande froide, très froide, puisqu'elle était gelée. Ils étaient sous la tente, enveloppés dans leurs couvertures, se réchauffant comme ils pouvaient. Pendant la nuit, le P. Legal, plus jeune voyageur, est réveillé par un vent violent qui secouait la tente. C'était le mauvais temps, c'était la neige, c'était tout ce qu'ils avaient à craindre. Dans le bas-fond où ils se trouvaient, la neige, repoussée par le vent, pouvait s'accumuler à plusieurs mètres de hauteur, et les mettre dans l'impossibilité d'en retirer leur wagon. Les chevaux, eux aussi, allaient fuir, pour trouver l'herbe que la neige recouvrait ici. Et ils étaient à 30 milles de toute habitation, sans bois et

avec des vivres seulement pour deux jours. Il était aux alentours de 11 heures de nuit. Le P. LEGAL se lève et cherche des yeux les chevaux, mais la nuit est si noire qu'il ne voit rien et n'entend rien, que le vent qui fouettait la neige dure et serrée. Il se recouche. Bientôt un autre bruit attire son attention. Il lui semble que quelque animal ronge des os tout près de la tente. Il demande au P. DOUCET, éveillé comme lui, ce que cela peut être. Lui non plus n'y comprend rien. Ces ravins sont fréquentés par des loups et des ours : voilà tout ce qu'il sait !... Et c'est là tout près, à deux pas. Le P. LEGAL met la tête hors de la tente : le bruit cesse. Si encore ils avaient un fusil, ils pourraient au moins faire peur à la bête fauve ; mais non, pas une arme ! C'est sans doute pour cela qu'on vient les braver avec tant d'audace ! N'y tenant plus, le jeune voyageur veut se rendre compte de la chose. Quel est donc cet épouvantail nocturne, qui produit un semblable bruit ?... C'est tout simplement un petit bout de la tente qui frotte sur la grande herbe sèche !... Désormais, ils peuvent être tranquilles là-dessus. Mais la neige tombe toujours. Enfin, vers les 3 heures, le vent s'apaise et la neige semble venir moins épaisse. La fatigue l'emporte, et le P. LEGAL s'endort, mais on devine si son sommeil fut agité. Il ne rêve que chevaux égarés, des gens ensevelis dans la neige ou s'écartant dans l'immense prairie, pour mourir de froid ou de faim. Au lever du jour, il s'élance hors de la tente : la couche de neige est au plus de 4 pouces. Il regarde avec anxiété du côté des chevaux : les bonnes bêtes étaient là, à 200 mètres au plus loin. Tout était pour le mieux : *Deo gratias!* ils ne mourraient pas encore cette fois dans un ravin perdu de la montagne du Porc-Épic !

Après cette « nuit d'angoisse », le jeune missionnaire arrivait, au début de décembre 1881, sur la réserve des

Pléganes. Il y commençait aussitôt ce laborieux apostolat qui devait durer seize ans, jusqu'à l'heure de la Providence, qui voulait faire de l'ardent missionnaire un des pontifes de l'Église naissante de l'Ouest canadien.

LE MISSIONNAIRE DES PIEDS-NOIRS.

Le P. LEGAL était donc arrivé en cette terre des Pieds-Noirs, sa terre promise à lui. L'idéal de toute sa vie était une réalité ; il était missionnaire dans toute la force du terme ; car, comme saint Paul, il pouvait dire qu'il travaillait là où nul avant lui n'avait semé. La nation des Pieds-Noirs était encore un de ces malheureux peuples assis à l'ombre de la mort. L'homme de Dieu se mit aussitôt à l'œuvre. Suivons-le dans ce vaste champ de ses labeurs apostoliques.

Faisons d'abord connaissance avec le pays. C'est un coin peu visité de notre immense Canada. Le P. LEGAL, toujours expérimenté, observateur attentif et bonne plume, va lui-même nous le décrire.

« Le coin qui m'est échu en partage est tout à fait à l'extrémité de ce qu'on appelle *les Territoires du Nord-Ouest ;* il est délimité par la frontière américaine, les montagnes Rocheuses et la Colombie Britannique. Tout ce pays, depuis la rivière la Biche au nord jusqu'à la vallée de la rivière Qu'Appelle à l'ouest, est ce qu'on nomme *la grande prairie*, presque entièrement privée de bois, excepté sur quelques collines très distantes les unes des autres, qui rompent seulement l'uniformité de ce désert. Océan de verdure en ce moment, la province va bientôt jaunir aux feux du soleil de juin et de juillet, en attendant qu'elle se noircisse sur de grandes étendues, quand les feux, qui, chaque année, sont allumés par la

malveillance ou la négligence, l'auront désolée Regardez en avant, en arrière, à droite et à gauche, c'est toujours la prairie qui se déroule jusqu'aux confins de l'horizon, pas un arbre, souvent pas une colline sur de larges étendues pour reposer de cette fatigante monotonie. Autrefois, en parcourant ce désert, vous eussiez rencontré d'immenses troupeaux de buffalos Vous eussiez vu les chasseurs métis ou sauvages, montés sur leurs rapides coursiers, à la poursuite de cette proie abondante, qui semblait ne devoir jamais disparaître. Cet autrefois date de sept années (maintenant dix-sept ans), et, aujourd'hui, vous pouvez traverser l'immense prairie en tous sens, sans rencontrer un de ces buffalos, vous n'avez partout que le désert et la solitude.

« Cependant, cette solitude n'est pas la même partout Il y a des places privilégiées. Notre district du fort Mac-Leod est de ce nombre C'est ce qu'on appelle ici une *grazing country* (terre à pâturage), et la meilleure *grazing country* qu'il soit possible de trouver, dit-on. Sur toute l'étendue de la prairie, le foin et les pâturages sont également excellents, mais il y a cet inconvénient que, durant les longs mois d'hiver, la neige recouvre le sol d'une couche épaisse, de sorte que les animaux ne peuvent y trouver leur nourriture. Il n'en est pas ainsi autour du fort Mac-Leod, le vent *chinook*, qui vient au travers des passes des montagnes Rocheuses, balaye et fait fondre la neige en quelques heures, même au milieu de l'hiver, de sorte qu'en toute saison, les animaux, chevaux et bêtes à cornes, peuvent rester dehors, se nourrir et s'engraisser sans que le propriétaire ait aucune dépense à faire pour cela. Aussi les compagnies et les individus ont-ils profité de ces conditions avantageuses pour importer ici d'immenses troupeaux. De sorte que, dans cette région, si les buffalos sauvages ont disparu,

on rencontre de tous côtés d'immenses stocks d'animaux domestiques. Il y a quelque temps, je campai sur un *ranch*, c'est ainsi qu'on appelle la portion du pays affermée par le gouvernement pour être consacrée à l'élevage des bestiaux. Il y avait cinq à six mille têtes de bêtes à cornes sur ce *ranch* seulement !

« L'uniformité de la prairie n'est pas aussi réelle qu'elle le paraît au premier abord. En réalité, elle est encore, surtout de ce côté où nous approchons des montagnes, assez accidentée, mais, comme le niveau général est à peu près le même, toutes les inégalités sont invisibles à une courte distance et tout se confond dans une ligne uniforme. Mais si vous voyagez sur un espace de quelques milles seulement, vous pourrez rencontrer plusieurs de ces vallées profondes et escarpées, que vous ne soupçonniez même pas. Souvent ces vallées sont complètement desséchées, quelquefois, au fond, un simple ruisseau se plie et se replie en innombrables méandres ; quelquefois enfin ce sont de vraies rivières assez considérables qu'il faut traverser à gué. Il y a ordinairement des bois sur les bords de ces rivières, mais là seulement. Ces vallées sont si profondes que les arbres, malgré leur hauteur, sont complètement cachés aux regards jusqu'au moment où on arrive à la descente de la colline.

« Tout cela fait l'effet d'un océan desséché. L'eau recouvrait d'abord toute cette vaste étendue dénudée ; puis, dans la suite des temps, l'Océan a disparu, ne laissant après lui que d'énormes rivières, qui roulaient dans toutes les directions d'immenses masses liquides, enfin les rivières se sont desséchées à leur tour, laissant à nu leurs étroits bassins, aujourd'hui nos vallées. Seules les rivières qui prennent leur source dans les glaciers et les neiges des montagnes Rocheuses ont subsisté, mais

qu'elles sont loin d'occuper maintenant les immenses vallées qu'elles emplissaient jadis. »

Disons, en passant, que le flair scientifique du P. Legal ne l'avait pas trompé ; les explorations récentes, conduites par le *Geological Survey*, d'Ottawa, ont établi l'origine marine des terrains de l'Ouest, ce n'est pas un, mais plusieurs océans successifs qui ont couvert ces vastes régions, bassins des mers primitives. Jusqu'ici le missionnaire nous a présenté l'intéressant tableau de la prairie dans son ensemble. Voici son aspect particulier, dans la région sud-ouest qui fut la patrie des sauvages de la tribu des Pieds-Noirs.

« Cette ligne découpée à vif qui limite l'horizon à l'ouest brise l'uniforme monotonie de la grande prairie et repose la vue. Cette ligne s'étend, du nord au sud, aussi loin que la vue peut porter ; ligne très irrégulière pour la variété des sommets et des pics qui se succèdent sans interruption. Cependant la ligne reste quelque peu continue et égale, en ce sens qu'il n'y a pas de ces pics isolés qui s'élèvent tout à coup à une grande hauteur au-dessus des montagnes environnantes. Ils conservent, au contraire, une certaine hauteur voisine de la moyenne générale. Figurez-vous une scie dentelée irrégulièrement (la *Serrota* des Espagnols), mais une scie gigantesque avec la couleur bleuâtre de l'acier s'étendant du nord au sud : ce sont les montagnes Rocheuses, les points brillants qui étincellent aux feux du soleil sont les sommets d'où la glace ne disparaît jamais. A environ 10 milles d'ici, il y a les grandes collines du Porc-Épic, que l'on peut regarder, non pas comme un contrefort des montagnes Rocheuses (de ce côté-ci, du moins, celles-ci ne sont pas des contreforts), mais comme un premier soulèvement du nord au sud. Le système des montagnes Rocheuses elles-mêmes se compose d'un

certain nombre de soulèvements parallèles, ordinairement trois, courant également du nord au sud.

« Une excursion dans les montagnes serait une chose aussi attrayante, sans aucun doute, que les excursions de ce genre faites par les touristes amateurs dans les Alpes et les Pyrénées. On ne trouverait point, par exemple, les splendides hôtels et tout le confort dont la civilisation a enrichi les vallées célèbres des grandes montagnes alpines, mais les vues pittoresques, les solitudes désertes et sauvages, le grandiose d'une nature que la main de l'homme n'a pas encore essayé de déformer, apparaîtraient dans toute leur majesté ! »

UNE EXCURSION AUX MONTAGNES ROCHEUSES.

Le charme de ces grandes montagnes, Mgr Legal l'a subi, et il a su le décrire en termes émouvants. Elles semblent se dresser à nos horizons intellectuels quand nous les voyons derrière la magie de son pinceau. Un de ses écrits nous raconte un voyage fait en juillet 1888.

« Comme je suis nommé inspecteur des écoles catholiques pour le district, je me rendis, pour faire l'inspection d'une école, à Pincher-Creek, localité qui avoisine les montagnes Rocheuses. Là, j'unissais dans les liens du mariage un bon Canadien et une jeune Canadienne, notre organiste. C'était le premier mariage catholique à Pincher-Creek ; grande liesse au village. Vers midi, nous commencions notre odyssée vers les montagnes.

Il s'agissait d'aller jusque dans la *Crow's Nest Pass*, à la source d'eau sulfureuse et même au lac de la Crow's Nest, à 50 milles de Pincher-Creek. Première station à la chute de la Midle Fork, de l'Old Man River. Nous campons là pour une nuit. Jolie cascade de 20 à 30 pieds avec les

montagnes Rocheuses pour fond du tableau. Nous essayons de pêcher le soir et tout l'avant-midi du lendemain Le poisson abonde, on le voit s'acharner à remonter le rapide, mais, sans doute, il est trop occupé de son entreprise, il dédaigne nos lignes et nos appâts Après dîner, nous levons le camp et nous acheminons vers les montagnes, qui se dressent devant nous, grandes et majestueuses. Sur les 4 heures de l'après-midi, nous entrions dans la passe proprement dite. Les montagnes jaillissent à notre droite et à notre gauche. Peu après, nous arrivions à un petit chantier de logs, c'est le poste de la police; on nous dit que nous sommes parfaitement sur la route des *Sulphur Springs*, et nous avançons au milieu de scènes vraiment grandioses la rivière qui serpente en mille détours, à une grande profondeur; les montagnes, dont les bases sont revêtues du noir manteau des pins de toute espèce, les sommets dénudés qui se dressent menaçants dans les nues, les gorges profondes, où la neige entassée n'a pu encore fondre aux rayons brûlants du soleil C'est vraiment beau, la montagne! A nos pieds, nous foulons un vrai tapis de gazon, tout émaillé de fleurs.

« Le parfum des fraises embaume l'air et nous invite à faire halte, mais nous poursuivons notre route. Parfois pour faire diversion, le chemin devient escarpé et rocheux, cependant, on peut se rendre en wagon jusqu'aux sources. Nous y arrivons assez tard dans la soirée. Pendant que nous établissons notre campement, la nuit survient qui nous enveloppe de ses ombres.

« La source d'eau sulfureuse est très abondante, elle sort d'une excavation au pied d'une montagne, élevée de 2 800 pieds au dessus de la plaine où nous nous trouvons, cette montagne paraît toute petite auprès de celles qui s'étagent en arrière. L'eau est bleuâtre, a une assez

forte odeur de soufre et un léger goût, on s'y fait très vite, elle est très froide et très bonne à boire. L'eau, en se déversant, forme une sorte de marais, et un grand dépôt de soufre presque pur. Les castors avaient-ils déjà apprécié la vertu de cette eau? On serait porté à le croire, car ils ont construit, pour la retenir, deux chaussées, qui sont en parfait état de conservation! — A la place de la source, les montagnes sont très resserrées et forment une passe étroite sans perspective. Nous voulions pousser plus loin et nous rendre jusqu'au lac, distant de 15 milles, pour jouir d'un paysage grandiose. Mais ici plus de route à wagon. Nous empruntons des selles et nous partons à cheval. La scène bientôt s'élargit et l'on se trouve en présence de splendides montagnes, parmi lesquelles se distingue le fameux *Crow's Nest*, sorte de dôme à escarpements à pic, qui se dresse à une hauteur de 9 000 pieds. La route est sauvage. De plus le temps, se mettant à la pluie, ajoute au grandiose de la nature. Les nuages courent dans le ciel et viennent se heurter et se briser contre ces géants de pierre, puis se rabattre sur leurs flancs dénudés. Le lac, auquel nous arrivons dans l'après-midi, est pittoresque. Il est resserré entre deux montagnes sur un espace de plusieurs milles. Nous suivons pendant un mille environ la route dangereuse qui suit l'escarpement sur toute la longueur du lac. Figurez-vous un sentier large à peine pour le pied du cheval, avec une montagne qui souvent surplombe sur votre tête et le lac à vos pieds à une distance variant de 30 à 100 pieds! L'escarpement est à pic, et si les pierres se mettaient à rouler il faudrait rouler avec elles au fond du lac. Mais c'est la route ordinaire, et quand il y a des accidents, sans doute il n'y a personne pour venir les raconter. Nous nous rendîmes jusqu'à un point où une source prodigieuse d'une bonne eau limpide et glacée

sort du flanc de la montagne à une hauteur de 90 pieds, abondante comme une rivière. Le soleil, maintenant, brillait au ciel : que toute cette nature paraissait belle et heureuse ! Il aurait fait bon y rester quelques heures à pêcher dans le lac aux eaux vertes et profondes. C'est bien ici qu'on dit avec le psalmiste : *Mirabilis in altis Dominus !* (Le Seigneur est admirable dans les hauteurs !) Mais déjà il fallait songer au retour. Quand nous arrivâmes au campement, il faisait presque nuit. Le lendemain, les nouveaux mariés arrivaient aussi à la source sulfureuse : c'était leur voyage de la lune de miel ! Enfin le reste de la semaine se passa ainsi dans la montagne, escaladant les rochers, pêchant les truites saumonées de la rivière, et il faut le dire aussi, luttant contre les maringouins et les mouches « bulldogs » qui, paraît-il, aiment aussi les beaux pays. Le samedi, j'étais de retour à Pincher-Creek.

Le lecteur nous pardonnera ce long extrait. Nous ne sortons pas de notre sujet, car c'est l'aimable évêque missionnaire qui parle avec tant d'amour du pays, dont il a fait sa seconde patrie. Puisse-t-il persuader à tant de nos compatriotes, toujours en quête de beaux paysages et de grandes scènes de la nature, que nous avons chez nous ce qu'ils vont chercher si loin ailleurs !

En 1883, un grand événement se produisit, qui changea bien des choses dans la vie du missionnaire et modifia profondément les conditions des missions. C'était l'entreprise du grand Pacifique canadien, qui, en juillet, cette année-là, fut poussé jusqu'à Calgary. C'était le flot de la civilisation qui s'avançait rapidement et s'étendait au large. La voie ferrée longeait précisément le territoire laissé aux sauvages, et le missionnaire entendait chaque jour les trains aller et venir dans cette immense prairie, où quelques mois auparavant on n'eût trouvé

que quelque cheval indien égaré ou quelques rares antilopes ! Déjà, Calgary, le chef-lieu des Missions pieds-noires, promettait de devenir une ville importante. Les étrangers affluaient, et, en attendant la mise en vente des lots de terrain, les nouveaux arrivants logeaient sous des tentes. Cela faisait une ville de toile où il y avait beaucoup de bruit et d'affaires ; et la cité avait déjà son journal, le *Calgary Herald*.

LES PIEDS-NOIRS.

La famille de Peaux-Rouges que Mgr LEGAL a évangélisée pendant seize ans, porte le nom générique de *Pieds-Noirs*. Au nombre de près de 8 000, ils sont divisés en quatre tribus : les Pieds-Noirs proprement dits, les Sarcees, les Piéganes et les Gens du Sang ; ces derniers sont parmi cette nation ce que les Pieds-Noirs eux-mêmes sont parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, les hommes les plus beaux, les plus vaillants et les plus nombreux. Jadis souverains de la prairie, comme les autres aborigènes, ils sont aujourd'hui parqués sur des réserves plus ou moins étendues ; et, en vertu des traités, depuis la disparition des buffalos, le gouvernement les nourrit en leur donnant plusieurs fois la semaine des rations de viande et de farine. J'ai entendu maintes fois les missionnaires se plaindre de ce système, propre à démoraliser les sauvages, qui, assurés contre la faim, croupissent dans l'indolence. Il est vrai que, près de Mac-Leod, le gouvernement a ouvert une école industrielle, dont le P. LEGAL fut longtemps le directeur ; on veut accoutumer les jeunes générations au travail en les façonnant aux arts mécaniques et industriels ; institution qui a déjà produit d'heureux résultats.

Mgr LEGAL, comme tous ceux qui ont passé dans ces régions là-bas, est un grand admirateur de la beauté

physique des Pieds-Noirs : grands, de belle taille, vigoureux et fiers. Du reste, nous avons pu nous-mêmes nous en rendre compte, lorsqu'il y a quelques années, le R. P. LACOMBE amena au Canada quelques-uns de leurs chefs. Le premier d'entre eux surtout, Crow foot, le plus grand chef, avait en vérité bel air, quelque chose de digne et de royal.

L'intelligent missionnaire eut vite fait de maîtriser leur langue, à une époque où il n'y avait ni grammaire, ni dictionnaires pieds-noirs. Il a même écrit des pages savantes sur les caractères et les difficultés que présente cette langue, ainsi que ses congenères. Voici quelques-unes de ses remarques :

« Le pied noir ne présente guère de difficulté de prononciation, il n'y a qu'un son guttural qui revient assez souvent. La difficulté est ailleurs. Les langues indiennes sont ce qu'on appelle *des langues polysynthétiques*, et la langue pied-noire l'est à un plus haut degré que beaucoup d'autres. Le sauvage n'analyse pas la proposition pour en exprimer par un mot séparé chacune des parties ! non, au contraire, le génie de sa langue le porte à traduire en bloc, par un seul mot, toute sa pensée, comme elle se présente à son esprit. Aussi les conjugaisons des verbes présentent un luxe de combinaisons différentes qui permettent de satisfaire à tous les besoins des différentes relations. Exemple, voici une phrase : « Si tu veux vite aller acheter quelque chose pour moi. » Il nous faut dix mots pour dire cela, le sauvage n'en mettra qu'un où tout sera renfermé : « Kippetaporpommalomokiniki. » Le mot est long, et plus d'un lecteur se dira que après tout il vaut peut-être mieux dire cela en dix mots, que dans ce verbe long comme « de Paris à Pontoise ! » Et ailleurs il dit : « Les langues américaines, malgré leurs différences, présentent au moins toutes un

caractère commun, le polysynthétisme. Ce système réunit ensemble les caractères des langues agglutinantes, comme les dialectes nègres, et des langues à flexion, comme celles d'Europe. Les mots-racines s'unissent et s'accolent ensemble pour former des sentences complètes. Mais chaque mot-racine ne reste pas toujours sous la même forme, il subit une multitude de transformations, de contractions et de dilatations suivant des règles très compliquées, car elles ne se fondent souvent que sur l'harmonie et la sympathie des sons. »

Comme on le sait, les noms des sauvages sont presque tous significatifs. Expliquant ce détail dans une revue française, le P. LEGAL disait agréablement : « Quelques-uns de nos élèves indiens sont revêtus des noms les plus pompeux, dans la saison chaude, les autres vêtements sont très sommaires. Un garçon s'appelle *le Chanteur matinal*, une fille se nomme *la Divine Lumière*. D'autres noms sont moins prétentieux : il y a, parmi les garçons, *la Patte d'ours*, *la Queue du loup*, *la Souris rouge*, etc. Parmi les filles, on compte : *l'Araignée jaune*, *le Serpent d'eau*, *la Femme hibou*, etc. » Le missionnaire fut bientôt baptisé par les sauvages : *Sports-itampi*, c'est-à-dire « Celui qui demeure là haut ! » nom flatteur, en vérité. Cela montre bien la haute estime que les indigènes avaient de leur missionnaire.

On le sait, les Pieds-Noirs sont païens; leur mythologie est un grossier système où se mélangent le fétichisme, ou religion de la nature, et le chamanisme, ou religion des sorciers. Ils sont même la race rouge qui, jusqu'à cette heure, est restée la plus inébranlablement attachée à ses superstitions, la plus réfractaire à l'action des missionnaires. Ils ont du respect et de la sympathie pour la robe noire, ils le mettent bien au-dessus du ministre protestant, colporteur de bibles. Ils le laissent

s'établit parmi eux, ils l'écoutent silencieusement, mais ils restent endurcis. Le plus grand obstacle à leur conversion, c'est encore la faiblesse du cœur : les Pieds-Noirs sont polygames! Ils ont parfois jusqu'à quatre femmes. On conçoit, dès lors, la difficulté que leur impose le baptême. Ce terrible obstacle à la christianisation de ces tribus s'est encore accru en ces dernières années, par suite de l'établissement d'une colonie de Mormons, autorisée par le gouvernement canadien. Il est vrai qu'on a exigé d'eux la promesse de se conformer aux lois du pays, « mais, comme disait un missionnaire, les agents du gouvernement ont des complaisances, ils ont soin d'avertir du jour de la visite officielle, et les émigrés d'Utah font disparaître pour un temps les surnuméraires ! » Quelle influence délétère n'exerce pas sur ces infidèles le spectacle de ces gens, soi-disant chrétiens, que dis-je ? « les saints des derniers jours », et qui ont autant de femmes qu'Abraham et Jacob ?

Un autre obstacle à l'évangélisation des Pieds-Noirs, c'est la propagande du protestantisme. Depuis longtemps, il fait tous ses efforts pour s'implanter au milieu de ces tribus. Les ministres ont, de leur côté, tous les moyens humains, ils font des dépenses considérables, alors que les missionnaires manquent de tout et qu'ils ne peuvent opposer que leur pauvreté à l'opulence de leurs antagonistes. Mais Dieu est avec eux et son appui vaut mieux que des millions. Le P. Legal gémissait cependant de ces difficultés toujours renaissantes. Il disait à un ami : « Quand je suis venu en ces pays de missions, je savais à l'avance que le bien y trouverait des obstacles ; où n'en trouve-t-il pas? Je ne suis donc pas surpris que la vérité ne progresse pas aussi rapidement que nous voudrions. Mais cela ne m'empêche pas de gémir, quand on constate ces embarras que le démon multiplie pour

entraver l'œuvre de Dieu. Ici, les ministres de l'erreur affluent, et il y en aura bientôt sur toutes nos réserves sauvages. Dans nos environs, pour une population de 600 âmes, il n'y en a pas moins de six, de trois sectes différentes. Comment voulez-vous que nos sauvages puissent discerner la vérité dans ce labyrinthe? Le résultat définitif pour un trop grand nombre sera une indifférence totale à l'égard de ces religions qui viennent se combattre devant eux.»

Les Pieds-Noirs sont donc restés ce qu'ils étaient à l'origine, et, chez eux, on trouvera encore quelque chose de ces mœurs barbares que nous ont fait connaître les *Relations des Jésuites* et *le Dernier des Mohicans* de Cooper. Je relève ce terrible récit dans les écrits du P. Lacombe, qui en dit long sur le vieux levain sauvage qui fermente encore dans les veines de ces Peaux-Rouges :

« Nous finissions de déjeuner, quand je vis trois cavaliers arriver bride abattue. Il y avait dans leur allure quelque chose d'étrange, qui me tint les yeux fixés sur eux. Tout à coup, à une distance de 5 ou 6 arpents, ils commencent à décharger leurs fusils en l'air et à pousser des cris de victoire. C'était un parti de guerre qui était attendu depuis longtemps. Quand ils furent un peu plus près, je distinguai parfaitement les trophées qu'ils agitaient au bout de longues baguettes. Je reconnus deux chevelures, deux vrais scalps!... Dès les premières décharges, le petit camp est en émoi, on se précipite au-devant des braves, et les cris de triomphe répondent au chant des guerriers. Deux de ces guerriers, en arrivant à leur loge, avant de descendre de cheval, embrassent leurs femmes, et, détail hideux, c'est entre les mains de ces femmes qu'ils remettent les scalps. La nuit et plusieurs jours consécutifs, on se réunit tantôt à un endroit, tantôt à un autre, pour faire la danse du scalp comme au-

trefois... C'était un parti de six hommes, qui s'en était allé pour voler des chevaux aux Corbeaux des États-Unis, et, en effet, ils s'en revenaient ramenant plus de quarante chevaux, quand ils furent poursuivis par des Gros-Ventres, des Cris et même des blancs Dans l'escarmouche, ils tuèrent deux ennemis, ils abandonnèrent le premier, car on les poursuivait de trop près ; le second qu'ils tuèrent était un Cris qu'ils eurent le temps de scalper. »

La grande superstition des Pieds-Noirs, contre laquelle le missionnaire a longtemps lutté en vain, est celle du *Sun dance*, car ils sont adorateurs du Soleil, à la manière des anciens Perses Dans les longues discussions à ce sujet, il arrivait tout d un coup des impasses où il devenait difficile de poursuivre l argumentation Un jour, il disait à l'un d'eux, vieux chef superstitieux, que nous, nous ne prions point le soleil, mais celui qui a fait le soleil, et il tâchait de lui expliquer la nature du soleil et tout ce que l'on sait de sa composition, de son apparence, de sa distance et des phénomènes qui se passent à sa surface, tels que constatés par le télescope. « Mais qui est-ce qui a vu cela? » lui dit l'Indien. Alors le Père lui expliqua qu'au moyen d'instruments extrêmement puissants, on a pu déterminer tous ces phénomènes à la surface du soleil. « Ah ! dit le Pied-Noir, c'est de cette manière seulement qu'on a vu le soleil, on ne peut pas en savoir grand'chose. Nous autres, nous l'avons vu plus près... Cependant, il n'est pas donné à tous d'avoir cette faveur ; moi et deux autres du camp sommes les seuls qui ayons vu le soleil. Il est venu lui-même et nous a parlé pendant notre sommeil, et voilà ce qu'il nous a dit... » Allez raisonner ensuite ! Et c'est dans ces fêtes païennes que quelques fanatiques, victimes du démon, se font par tout le corps d effroyables taillades,

parfois même se coupant un membre pour faire hommage au dieu Soleil. Hideuses exhibitions que des touristes curieux encouragent par leur présence et leurs cadeaux aux sauvages !

Tel est le peuple dont Mgr Legal a été l'apôtre. De concert avec le P. Lacombe, son intime ami, tous deux ont défriché, ensemencé, arrosé cette terre ingrate depuis 1882. Tantôt sur la réserve des Gens du Sang, tantôt sur celle des Piéganes, le missionnaire a donné à ces tribus infidèles le meilleur de sa vie, son intelligence, sa foi et son cœur.

Conçoit-on ce qu'a été une vie semblable, seul, loin de tout confrère, de tout être intelligent de son niveau, à qui il pût communiquer ses pensées et ses sentiments, perdu au milieu de sauvages grossiers, rebelles à tous ses efforts, ingrats à tout son dévouement ? Pauvres peuplades, elles sont ce que saint Paul disait des païens égoïstes et encore égoïstes. « On rencontre si peu de vraie et sincère affection dans ce camp sauvage ! » me disait un jour le bon missionnaire. Le mot de *gratitude* n'existe même pas dans leur langue, c'est qu'ils n'en ont pas l'idée. Combien un homme d'intelligence et de cœur doit souffrir dans un tel milieu ! Je ne parle point des privations matérielles qui sont pourtant grandes : l'apôtre les accepte joyeusement, mais ce sont ces souffrances morales qui font couler ce « sang du cœur », qui est le plus rude martyre.

Longtemps, le ministère du P. Legal sembla complètement stérile. Baptiser beaucoup d'enfants, dont le plus grand nombre, moissonnés par la mort, s'en allaient au paradis prier pour leurs compatriotes, recevoir dans l'Église quelques adultes à l'article de la mort, c'était là à peu près tout. Maintes fois son évêque voulut l'arracher à un labeur aussi ingrat et laisser ces peuples rebelles à

leur malheureux sort : toujours le missionnaire plaida pour eux, et il resta à son poste Il disait à son correspondant : « Je préfère à tout rester au milieu de mes sauvages, malgré le peu de fruit de notre ministère, malgré la stérilité de tous nos efforts. Il faudra des années, des générations peut-être, pour transformer ces nations sauvages. Il faut quelques-uns qui assistent à ces années, à ces générations d'insuccès et d'aridité Je n'ai aucune objection à être de ce nombre. » Je laisse aux hommes de cœur le soin d'apprécier ce sentiment magnanime.

Il avait compris qu'il fallait s'adresser à l'enfance, seule espérance d'un meilleur avenir. Aussi, sur les deux réserves, il fonda et ouvrit deux écoles, où lui-même ne rougit point de se faire le maître d'école de plusieurs centaines de petits sauvageons. Parlant de son école dans une revue française, de collège, il disait spirituellement « On enseigne présentement les lettres, les chiffres, l'épellation et un peu de catéchisme On a pensé qu'il fallait remettre à plus tard l'enseignement de la métaphysique et des mathématiques transcendantales !... Les élèves sont dissipés, c'est leur moindre défaut ; ils font très peu attention et apprennent vite. Sans doute, s'ils faisaient trop attention, ils apprendraient trop vite ! L'école est située dans une position magnifique... »

Enfin peu à peu, la grâce de Dieu aidant, la constance du missionnaire a triomphé ! Qu'il soit béni de n'avoir pas désespéré ! Dans ces dernières années, un grand ébranlement s'est produit parmi ces sauvages. Le vieux Crowfoot est mort baptisé catholique L'an dernier, à Noël, le P. Legal a reçu dans le giron de l'Église et communié solennellement, le plus grand chef des Gens du Sang. Les conversions et les baptêmes se multiplient, les sauvages assistent régulièrement aux offices de l'Église et le P. Legal fait les annonces de bans de mariages en son

petit temple, comme un curé de sa paroisse. Et voici qu'au moment même où la moisson est jaunissante, le semeur est appelé à un autre champ de travail ! Il était l'homme de sa « première génération » !

Entre temps, il prodiguait ses soins aux blancs catholiques de la région à Mac-Leod, à Pincher-Creek, à Lethbridge ; architecte, il bâtissait des écoles, des résidences de missions, des chapelles, et surtout la monumentale église de Calgary, peut-être sa future cathédrale. Avec les fonds obtenus (ou arrachés) du gouvernement, il fondait un hôpital sur la Réserve des Blood Indians, et y établissait les Sœurs Grises de Nicolet, en août 1893. Mais le savant avait aussi son tour dans cette vie si bien employée : maintes fois il entreprenait des excursions géologiques dans les environs, il correspondait avec le grand institut scientifique des États-Unis, le *Smithsonian Institute*, pour le bureau d'ethnologie, il écrivait dans les revues de France, et je sais que ses amis n'ont jamais eu correspondant plus fréquent, plus spirituel et plus tendre en ces charmantes effusions, qui sont la béatitude de l'amitié. J'ai entendu souvent le P. Lacombe, son ami, se plaindre en souriant, qu'après avoir été à la chasse aux lièvres dans la province de Québec, il était sûr d'être aussitôt dévalisé par le P. Legal à son arrivée dans l'Ouest.

Avant de clore cette trop longue esquisse d'une vie de missionnaire, il est un épisode trop important dans cette partie de la vie de Mgr Legal, pour que je le passe sous silence : c'est sa participation aux événements de 1885 qui ont ensanglanté le Nord Ouest.

La part du P. Legal a été bien belle : tous deux, le P. Lacombe et lui ont été des pacificateurs, et, à ce point de vue, le pays leur est redevable qu'on n'ait pas versé plus de sang, ni accumulé plus de ruines.

Le 30 mars, on avait appris la nouvelle des premiers soulèvements aux bords de la Saskatchewan. Les révoltés avaient eu l'avantage, mais ce qui effrayait le plus, c'est la nouvelle que plusieurs bandes de sauvages s'étaient également soulevées, et que toute la nation des Cris allait entrer dans le mouvement. C'était la guerre sauvage avec toutes ses horreurs, le massacre des gens sans défense éloignés des centres de population. Le jeudi 4 avril, le commandant du fort Mac-Leod vint trouver le P. LEGAL, le priant de l'accompagner pour tâcher d'apaiser les esprits sur les réserves, car déjà l'agitation gagnait les camps des Pieds Noirs. Il fut décidé que le missionnaire irait seul sur la réserve des Gens du Sang, qui, par leur nombre et leur caractère, étaient les plus à craindre. C'est ce qu'il fit : de grand matin, au jour de Pâques, il partit à cheval et parcourut un grand nombre de villages sauvages. L'excitation était bien moins considérable qu'on ne le craignait. Il rentrait le soir, ayant passé à cheval toute la journée de Pâques. De son côté, le P. LACOMBE voyait Crowfoot et les Pieds-Noirs ; tous deux réussirent et persuadèrent aux sauvages des trois tribus de rester tranquilles, sujets fidèles du gouvernement. Sans leur action bienfaisante, si la belliqueuse nation des Pieds-Noirs s'était mise en révolte, elle aussi, un déluge de calamités sans nom se fût déchaîné sur les territoires du Nord-Ouest. Et qu'on le remarque bien, cette mission pacificatrice n'était pas sans danger, comme le prouva l'horrible assassinat des PP. FAFARD et MARCHAND, au lac de la Grenouille. A son correspondant, qui s'étonnait de le voir épouser la cause des Anglais avec tant de zèle, le P. LEGAL répondait : « Vous semblez ignorer ce que c'est que la guerre sauvage avec toutes ses horreurs. Avec les sauvages, ce n'est pas la lutte régulière, armée contre armée, avec pro-

tection des gens inoffensifs, c'est le contraire : les embûches de nuit, les massacres des gens isolés et sans défense, les tortures des prisonniers, les outrages les plus atroces aux femmes captives jusqu'à ce que les pauvres malheureuses soient délivrées par la mort. Nous avons été menacés de tout cela, de quelque chose de semblable à ce qui s'est passé sur les bords du Missouri, il n'y a pas encore bien longtemps. Les Cris et les Pieds Noirs, sous ce rapport, n'ont rien à apprendre des Sioux. Ne vous étonnez donc pas si nous avons tout fait pour limiter le théâtre de la rébellion et travaillé de concert avec les agents anglais du gouvernement. »

Nous nous arrêtons ici. Nous en avons assez dit pour montrer que non seulement les catholiques, mais tous les citoyens du Canada doivent regarder comme un beau jour pour la religion et le pays ce même jour où Mgr Legal est sacré là-bas, à Saint-Albert.

Je sais que le nouveau pontife n'a point ambitionné l'épiscopat et qu'il a tenté tous les moyens d'écarter ce fardeau de ses épaules. Ce qu'il désirait, il l'a dit lui-même en termes touchants : « L'autre jour, j'étais avec le F. B., occupé à clôturer un petit cimetière où il y a déjà plusieurs sauvages ensevelis, et je dis au Frère : « Quand nous aurons fini notre clôture, nous viendrons « un jour et je choisirai ma place au pied de la croix « que nous allons ériger. » Et cette pensée, malgré sa tristesse, m'a paru douce, et il m'a semblé que vraiment j'aimerais à être couché là sous le gazon de la prairie, au milieu des quelques sauvages pour lesquels j'ai travaillé. Ce petit cimetière a pente du côté du soleil couchant, avec une vue étendue sur la chaîne irrégulière des montagnes Rocheuses, il m'a semblé que c'était là une belle place pour dormir son dernier sommeil ! .. »

Monseigneur, vous qui ne rêviez qu'un petit cimetière

sauvage, Dieu vous appelle au trône de ses pontifes. *Ad multos annos!*

G.

Mgr Grandin annonçait le sacre de son coadjuteur par la touchante lettre qu'on va lire :

LETTRE DE Mgr VITAL-J. GRANDIN, O. M. I.,
ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT, ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL,

Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses, et, en général, à tous ses bien-aimés diocésains

Bien chers Coopérateurs, bien chers Pères, et nos très chers Frères, salut et bénédiction en Notre-Seigneur

Comme vous le savez, l'âge avancé, la maladie et les infirmités qui en sont la conséquence, nous rendent, depuis longtemps déjà, l'accomplissement des devoirs de notre charge impossibles. Tant qu'ils n'étaient que difficiles, c'était pour nous une vraie consolation de nous en acquitter, d'aller vous visiter, vous encourager dans vos pénibles et continuels labeurs. Nous y tenions d'autant plus, que nous savons par notre propre expérience, combien les consolations vous font défaut. C'en était une grande pour nous de constater par nous-même vos nobles efforts pour étendre et solidifier le règne de Dieu dans notre cher diocèse, d'encourager nos bons chrétiens, tant anciens que nouveaux venus, qui, eux aussi, ne manquent pas de tribulations. Nous tenions surtout à voir et à encourager ces immigrants qui ont dû faire tant de sacrifices pour venir parmi nous, et qui ont d'autant plus à souffrir des difficultés d'un établissement nouveau que les désagréments de la pauvreté s'ajoutent trop souvent à beaucoup d'autres. Souffrant nous-même de ce

commun inconvénient, et nous trouvant par là même dans l'impossibilité d'y remédier efficacement chez les autres, nous consolions cependant que les bénédictions divines, qui sont une conséquence de la visite du premier pasteur, nos paroles, nos encouragements, faisaient l'effet d'un baume consolateur, au moins pour tous ceux qui nous recevaient avec foi comme l'envoyé de Dieu. Mais cette consolation ne nous étant plus possible, nous avons dû songer à vous en faire jouir quand même au moyen d'un autre représentant de Dieu, qui vous visitera de notre part, de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Cet homme, choisi de Dieu par le ministère de Notre Saint-Père le Pape, à notre demande appuyée par notre bien-aimé métropolitain et les autres évêques de la province, est Mgr Emile-Joseph Legal. Sa Sainteté a voulu qu'il fût de suite revêtu du caractère sacré de l'épiscopat, et, en attendant qu'il puisse être évêque en titre de Saint-Albert, il portera le titre d'*évêque de Pogla* ou *Poglensis*. C'est donc pour nous une grande consolation et pour vous un grand avantage, d'avoir, pour nous aider dans l'administration de notre diocèse et nous remplacer auprès de vous, un prélat qui nous égale en dignité, qui mérite notre confiance et la vôtre, étant honoré comme il l'est de celle de ses supérieurs, de celle du Pape, et, je puis dire, de celle de Dieu lui-même. Nous apprécions grandement ce bienfait ; à la veille d'aller rendre compte à Dieu de notre longue administration et de notre vie plus longue encore, nous avons la consolation de ne point vous laisser orphelins, mais de vous laisser entre les mains d'un Frère bien-aimé et bien aimant, j'en suis sûr, étant pour cet effet rempli de l'esprit de Dieu qui est charité. Je doute qu'il puisse vous aimer plus que je vous ai aimés, mais il vous aimera tout autant. Vous l'aimerez aussi, vous tous nos bien-aimés, aux-

quels nous nous adressons peut-être pour la dernière fois, vous l'aimerez comme l'homme de Dieu, comme notre frère, nous osons dire comme notre fils, car nous espérons avoir la consolation de lui imposer nous-même les mains et d'en faire ainsi un autre nous-même.

Après cette précieuse grâce, nous devons en demander une autre à Dieu, et pour cela nous vous prions tous de vouloir bien vous joindre à nous, c'est celle de mourir dans son amour et d'être jugé, non selon la rigueur de sa justice, mais selon l'étendue de ses miséricordes. Le Seigneur, malgré notre faiblesse, peut-être même à cause de notre faiblesse — *Infirma mundi elegit Deus*, nous a confié une mission que nous n'aurions jamais osé désirer ni même espérer. Nous n'avons pu la remplir qu'avec bien des imperfections en commettant bien des fautes, qui, bien qu'involontaires, ne peuvent manquer de nous causer des inquiétudes et des craintes. Nous espérons que notre bien-aimé successeur pourra les réparer en partie et faire un bien que nous n'avons pu faire.

Maintenant, après nous être entendu avec notre révérendissime Métropolitain et Mgr Durieu, venu exprès de New-Westminster, nous avons fixé le 17 juin, fête du Très Saint-Sacrement, pour la consécration de Mgr Legal. Nous vous invitons tous, bien chers coopérateurs et bien chers Pères et Frères, à prendre part, autant que possible, à cette fête de famille. Veillez, cependant, à ne pas laisser vos districts, et surtout vos religieuses, si vous avez l'avantage d'en avoir, sans qu'il y ait un prêtre à portée, pour les besoins les plus pressants. Nous croyons devoir faire précéder cette cérémonie de notre retraite annuelle, afin de ne pas multiplier vos absences et vos voyages. Cette retraite ne pourra être de huit jours, parce que le R. P. Lacasse, o. m. i., qui a la bonté de nous la prêcher, ne pourra arriver à Saint-Albert que

le 10 juin au soir, elle ouvrira ce soir-là même, et se terminera le mercredi matin 16 juin, pour nous laisser le temps de préparer la solennité du lendemain. Pour que tous profitent du prédicateur dont le temps est très limité, MM les prêtres séculiers pourront se joindre à nous pour la retraite, s'ils n'y ont pas de répugnance, quitte à avoir quelques instructions particulières en rapport avec nos positions réciproques.

Veuillez donc, dès la réception de cette lettre, prendre vos précautions, vous entendre entre voisins et supérieurs de districts, si c'est possible, pour voir ceux d'entre vous qui pourront s'absenter et ceux qui devront garder le district. Sans doute, tous vos chrétiens ne pourront pas avoir la sainte messe le dimanche pendant la retraite, mais il faudrait que quelqu'un fût à la portée de répondre aux cas imprévus et laisser, le moins possible, les religieuses seules, surtout dans les missions sauvages.

Nous prions, en outre, nos dignes religieuses et nos chers Frères convers de s'entendre avec leur confesseur et supérieur, pour faire au moins une neuvaine de communions pour le nouvel *élu*, que nous pourrions appeler très justement le *sacrifié*. Nous vous demandons à tous, nos très chers frères, de joindre aussi vos prières aux nôtres et de faire prier vos petits enfants en faveur de celui qui devra plus que jamais se sacrifier pour le salut de vos âmes. Pour nous, prêtres, l'octave de la Pentecôte précédant immédiatement notre grande solennité, nous ne croyons pas devoir prescrire une oraison nouvelle à la sainte messe, mais tous nous nous ferons un devoir de nous souvenir au saint autel, et cela chaque jour à partir de la réception de cette lettre, de celui qui, malgré ses craintes et ses répugnances, que l'obéissance seule lui a fait surmonter, s'est vu élever aux honneurs

de l'épiscopat, afin que le Souverain Seigneur et Roi des Apôtres lui rende le fardeau doux et suave, et lui donne force et courage suivant les besoins de sa nouvelle position.

Et sera la présente circulaire lue, autant que possible, le dimanche qui en suivra la réception ou un des dimanches qui précéderont la consécration, dans toutes les églises ou chapelles, ou tout autre lieu où se fait l'office public. Si l'on ne peut la lire ni la traduire, on s'efforcera au moins de faire comprendre aux fidèles l'importance de la solennité qui doit avoir lieu, et notre désir est qu'ils unissent leurs prières aux nôtres. Dans l'espérance de vous voir aussi nombreux que possible à cette importante cérémonie, nous vous bénissons avec toute l'affection possible.

Donné à Saint-Boniface où nous sommes venu dans l'espérance d'y rencontrer le Délégué apostolique et de nous entendre, pour cette cérémonie, avec notre révérendissime Métropolitain et plusieurs de ses révérendissimes Suffragants, le 15 de mai 1897.

† Vital, J., O. M. I.,
Évêque de Saint-Albert.

Voici, d'après *la Semaine religieuse* de Laval, quelques détails sur la cérémonie du sacre :

Ordinairement, quand on fait la description d'une fête, on parle du soleil radieux qui vient éclairer ce beau jour et qui semble, lui aussi, prendre part à la joie commune.

On ne peut pas en dire autant pour notre fête, car une pluie battante est tombée pendant deux jours et demi. Quel temps affreux ! On comptait sur une multitude, et on se demandait comment la pauvre église de Saint-Albert, qu'on honore du titre de cathédrale, aurait

pu contenir tout ce monde. Elle était remplie, mais tout le monde était logé, car le mauvais temps avait arrêté cette foule qui avait fait le projet de venir au sacre, cérémonie inconnue dans ce pays.

Comme il pleuvait continuellement, il a été impossible de faire des décorations à l'extérieur, celles de l'intérieur étaient bien réussies; jamais la pauvre cathédrale de Saint-Albert n'avait revêtu semblable parure; les draperies aux couleurs françaises dominaient.

Assistaient au sacre : Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert; Mgr Durieu, évêque de Westminster, dans la Colombie, et Mgr Clut, évêque auxiliaire dans le Mackenzie

On comptait trente-cinq prêtres du diocèse et cinq autres venus de divers endroits, savoir le R. P Lejeune, provincial, résidant à Montréal, le R P Lacasse, l'apôtre du Labrador, qui nous avait prêché la retraite, puis trois autres accompagnant chacun son évêque Les Frères convers étaient au nombre de dix-neuf, puis il y avait quarante religieuses de différents ordres Il ne manquait que quatre Pères, il en fallait bien pour garder aux extrémités du diocèse. Quelques chefs sauvages avaient été invités Étaient présents. Peau-de-Belette, le chef des Cris de la Montagne-d'Ours, avec trois conseillers, un chef assiniboine et un autre chef cri Le Corbeau-Rouge, chef pied-noir, de la résidence où était Mgr Legal, a été retenu par la maladie.

La cérémonie commença à 9 heures et se termina à midi. L'évêque consécrateur était Mgr Grandin, assisté de Mgr Durieu et de Mgr Clut Mgr Langevin était au trône, Sa Grandeur a donné le sermon.

Après la cérémonie, le dîner eut lieu dans la salle d'école, qui était très bien décorée; il dura environ une demi-heure. Ici, les repas de gala sont bien simples : un

ou deux plats des plus modestes, puis de l'eau pour breuvage. Aussi ne lève-t-on pas son verre aux toasts à Saint-Albert, et pour cause ; car les verres ne contiennent jamais que de l'eau claire. Le vin est rigoureusement et parcimonieusement réservé pour la sainte messe.

Mgr Legal demanda qu'on voulût bien lui permettre de remercier l'évêque consécrateur et ceux qui l'avaient assisté. Il rappela qu'il y a trente ans, il lui avait été donné de rencontrer Mgr Grandin ; que, dès lors, le désir de venir travailler dans ses Missions avait persévéré ; que la vénération conçue pour Sa Grandeur n'avait fait que grandir depuis qu'il l'avait vue de plus près. « Je n'aspirais, dit-il, qu'à travailler dans le coin le plus obscur du diocèse, mais la voix de Monseigneur, à qui les infirmités et les souffrances rendaient le fardeau de plus en plus pesant, ayant fait appel à mon dévouement, je ne pouvais rester sourd à cette voix et je devais lui dire que ce dévouement, il l'avait tout entier. »

Il commenta ensuite ce passage de la Bible où le prophète Élie, sur le point d'être enlevé au ciel, veut prendre congé de son fidèle disciple : « Celui-ci, sachant ce qui doit arriver, s'attache de plus en plus à son maître, et, quand ce dernier lui dit : « Restez ici, car le Seigneur veut que j'aille jusqu'à Béthel ou Jéricho, » Élisée répond par trois fois : « Je ne me séparerai pas de vous. » Enfin, quand pourtant Élie doit être enlevé à son disciple, il lui demande quelle faveur il désire. Élisée lui répond : « Que votre double esprit repose sur moi. » Je n'ai pas voulu trouver ici une analogie, ajoute Mgr Legal, mais un contraste. Monseigneur n'est pas sur le point de nous quitter, et même le secours qu'il vient de se donner permet d'espérer que nous le conserverons encore longtemps. Que, pendant de longues années, il

me soit donné de profiter de ses conseils, de sa sagesse, de son expérience, de m'édifier au spectacle de ses vertus et de m'inspirer entièrement de son esprit! Lorsque je parcourrai ce diocèse, si on pouvait dire : « C'est encore l'esprit de notre évêque qui agit en celui qu'il nous envoie, » je m'estimerai bien heureux.

« Mes remerciements à notre vaillant métropolitain qui défend avec tant de courage, d'ardeur et de générosité, les intérêts sacrés de notre foi injustement méconnus (1);

« A Monseigneur de Westminster, que j'ai déjà rencontré sur les plages de l'océan Pacifique, au milieu de ses bons sauvages chrétiens où il m'avait paru comme le type du missionnaire et du patriarche;

« A Monseigneur d'Érindel (Mgr Clut) qui nous vient, lui aussi, avec une couronne tressée de travaux nombreux, de pénibles souffrances de toutes sortes et de privations de tout genre, dans un pays et sous un climat inhospitalier où les privations sont le pain quotidien du missionnaire;

« Merci à vous tous d'avoir bien voulu vous arracher à de multiples occupations, parcourir de longues distances, vous soumettre à de dures fatigues pour être présents à cette cérémonie. C'est pour moi un honneur dont le souvenir restera toujours gravé profondément dans mon cœur. »

Mgr Grandin prit alors la parole pour répondre à son coadjuteur :

« Vous me témoignez le désir, bien cher Seigneur, de recevoir mon esprit; je vous ai donné bien mieux et

(1) En ce moment, la franc-maçonnerie fait une guerre à outrance à nos écoles catholiques que défendent si vaillamment les évêques à la tête desquels se trouve Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

beaucoup plus, puisque vous avez reçu par mon ministère l'esprit de Dieu. J'ai été sacré par Mgr DE MAZENOD qui a été dans l'Église un grand et saint évêque ; mais il a été plus que cela pour nous : c'est le Fondateur de notre famille religieuse ; il a imposé les mains à bon nombre d'évêques : je suis son Benjamin. Tout m'est venu par ses mains, depuis la tonsure jusqu'à la consécration épiscopale ; puissé-je vous avoir donné son double esprit, esprit épiscopal et esprit religieux ! Ses frères dans l'épiscopat le regardaient comme un saint, comme un modèle accompli, et lui-même me disait, peu de temps avant de m'imposer les mains pour la dernière fois : « Je me suis » efforcé d'être un bon évêque et je n'ai pas cessé pour » cela d'être moins bon Oblat. » Il pouvait sans orgueil me tenir ce langage. Soyons les fils de notre Père et nous serons de saints évêques et de non moins saints Oblats.

» Sans prétendre être prophète, jugeant seulement d'après les apparences, je viens vous dire à vous, Monseigneur de Pogla, à vous mon frère, à vous mon fils, à vous mon ami : Vous aurez de rudes et terribles combats à soutenir, mais je puis ajouter : Ne craignez rien, Dieu est avec vous. Vous avez pour devise : *In nomine Domini* ; avancez, cher Seigneur, combattez les bons combats. Vous avez un bon maître qui combat dès le commencement et qui ne connaît que la victoire. Courage donc, cher Seigneur, et... *ad multos annos.* »

... Enfin, pour terminer, Peau-de-Belette fait entendre quelques mots. Au nom des autres chefs, il remercie de l'aimable invitation qu'on leur a faite ; ils sont émerveillés de la cérémonie à laquelle ils viennent d'assister. Il dit que sa famille a toujours été catholique.

« Lorsque j'étais tout enfant, mon père, dit-il, faisait la chasse dans les montagnes Rocheuses ; ayant appris qu'un prêtre allait arriver à Edmonton, il partit pour

venir le voir, mais arrivé en cette place, il apprit que ce n'était pas un vrai prêtre, mais un ministre protestant ; que, certainement, l'année prochaine, il allait arriver un prêtre catholique. Mon père retourna aux montagnes Rocheuses, et, l'année suivante, il amena toute sa famille à Edmonton, où M. Thibaud nous baptisa tous. Depuis ce temps, je suis resté fidèle à la religion. »

Le soir, séance à l'école des Sœurs ; les enfants ont adressé des compliments à Mgr Legal et ont joué quelques petites pièces bien réussies...